

Intervention de Mme Lucie Desbrosses, enseignante et doctorante à l'UBFC.

Les écrivains naturalistes, du XIX^e au XXI^e siècle

S'il n'est pas d'acte de naissance du naturalisme clairement identifiable, il n'en est pas de certificat de décès non plus. Tout au plus peut-on circonscrire, comme nous l'enseigne le discours académique, l'ampleur du mouvement littéraire autour de deux grandes bornes chronologiques que sont, d'une part, la publication en 1865 par les frères Goncourt de *Germinie Lacerteux*, salué par Emile Zola comme roman précurseur et inspirateur de la méthode naturaliste, et, d'autre part, la dissension croissante qui fit éclater le groupe de Médan, vers la fin des années 1890. Mais les faits historiques et littéraires ne sont pas aussi nettement découpés que ce que nous enseignent les manuels scolaires, et c'est par poussées successives que la vérité déforme les cadres du discours scientifique, qui doit inclure progressivement ses formes changeantes et épouser ses contours protéiformes ; c'est ainsi que, nous l'affirmons d'emblée, le mouvement naturaliste survit largement à ses créateurs, à la manière des vagues qui survivent à la tornade qui leur a imprimé leur mouvement. Examinons sous quels avatars ce mouvement inventé par Emile Zola dans les années 1870 est demeuré dans le temps, et demeure encore aujourd'hui.

Pour cela, revenons d'abord brièvement à la *germination* du mouvement - sans jeux de mots abusifs- puisque de *Germinie Lacerteux*, le maître naturaliste saluera l'inventivité et empruntera la démarche quasi-scientifique d'observation de l'individu, envisagé comme sujet soumis à l'influence combinée du milieu et de l'hérédité. Cette dernière, comme chacun sait, « a ses lois, comme la pesanteur », ainsi que l'explique Zola dans la préface de *La Fortune des Rougon*, premier volume du gigantesque cycle des Rougon-Macquart, publié en 1871, et ce sont précisément ces lois *pesantes* de la famille et du sang qu'observent et appliquent les hommes de Médan dans leurs œuvres. Il s'agira également pour eux d'entreprendre, par manière d'enquêtes, de véritables plongées en eaux troubles, afin d'examiner comment le milieu forme l'individu, et comment les quartiers, les zones, les usines, les sphères, les cercles, les marchés, les magasins, les villes et les campagnes déterminent diversement les hommes qui y évoluent. Ainsi l'image célèbre d'un Zola, explorant carnet en main les mines du Nord, les quartiers de la Goutte-d'Or, les Halles centrales de Paris, mais aussi les villes de provinces et les rase-campagnes afin d'en extraire les constantes et les atmosphères.

Telle est la théorie naturaliste, qu'inspirent aussi les travaux et découvertes récentes de Claude Bernard ou de Prosper Lucas, et qui enrichissent le courant réaliste, déjà constitué depuis plus d'un quart de siècle sous les plumes de Balzac, Flaubert, Stendhal ou George Sand, de contenus plus spécifiques qui l'en distingueront du même coup, à savoir notamment la détermination héréditaire, et la démarche scientifique dite « hypothético-déductive ». Il s'agit en fait d'adapter une posture presque médicale, pour observer les effets qu'une sphère sociale développe chez l'homme singulier afin d'en déduire quelques lois observables. En s'appuyant sur le réel, le romancier invente – avec sa part de génie propre – une expérience destinée à confirmer des hypothèses, à démontrer les mécanismes qui la rendent valide.

Adeptes à leur tour de cette méthode expérimentale attentive à examiner les lois ambiantes qui régissent l'individu, Joris-Karl Huysmans, Henri Céard, Paul Alexis ou Guy de Maupassant se réunissent chez Zola à Médan pour participer à cette étude globale et minutieuse d'un monde moderne, modifié certes par les récentes révolutions industrielles et techniques, mais immuablement réglé par les mêmes mythes, les mêmes figures. Le moment de grâce du mouvement est atteint durant la décennie de publication des volumes divers de la fresque des *Rougon-Macquart*, qui explorent un à un les avatars de cette « fêlure héréditaire » que transmet la mythique tante Dide à ses rejetons. Aïeule commune à chaque personnage des *Rougon-Macquart*, Adélaïde Fouque concentre et redistribue sous ses formes diverses et plus ou moins heureuses le germe de folie originelle dont elle est victime, et qui trouvera à se déployer au contact de ses deux compagnons, Rougon et Macquart, père successifs de sa progéniture : chacune des deux branches de la famille portera la marque de son hystérie incontrôlée, renforcée d'ailleurs, du côté d'Antoine Macquart, par un alcoolisme violent. Dans un univers volontiers marqué par la misère sociale et la névrose individuelle et collective, les personnages tournoient, victimes et témoins impuissants des effets de leur tare initiale ; cette dernière se manifestant entre autres par une soif inextinguible de pouvoir, ou des pathologies, des dérèglements, qu'il convenait alors d'appeler des « déviances » mentales.

Néanmoins, il ne faudrait pas en conclure à une vision tragique de l'homme condamné à assumer et à dévider le programme génétique et « environnemental » qui lui est échu ; les naturalistes ont foi en leur époque, qui est celle du développement de sciences et des techniques, pour lesquelles ils ont grand intérêt, et auxquels ils donnent droit de cité dans leurs romans et nouvelles. Les progrès générés par les avancées

scientifiques rendent à l'homme le pouvoir de transformer le réel, et le naturaliste se distingue précisément du réaliste en cela qu'il ne reste pas simple observateur du monde : il l'expérimente et lui donne forme. Zola, positiviste et mû par une conception toute optimiste de la marche des choses, croit en un monde meilleur, qui surgira lorsque seront mises à jour les lois qui le régissent. Ainsi présente-t-il son but dans *Le Roman expérimental*, forme de manifeste du roman naturaliste édité en 1880 : « Le but de la méthode expérimentale, en physiologie et en médecine, est d'étudier les phénomènes pour s'en rendre maître. [...] Notre rôle d'être intelligent est là : pénétrer le pourquoi des choses, pour devenir supérieur aux choses et les réduire à l'état de rouages obéissants. [...] Nous sommes en un mot des moralistes expérimentateurs, montrant par l'expérience de quelle façon se comporte une passion dans un milieu social. Le jour où nous tiendrons le mécanisme de cette passion, on pourra la traiter et la réduire ». Cette démarche naturaliste, que l'on peut encore reconnaître dans le projet d'auteurs ultérieurs tels que Robert Musil, naît également en un sens dans une perspective salvatrice et morale, en dépit des reproches qu'on adresse à ses représentants, accusés de « se confiner dans les buanderies de la chair » et d'entretenir les bas instincts d'une plèbe indigne d'intérêt...

Par ailleurs, ce tableau de présentation de l'esprit naturaliste ne serait pas complet sans rappeler quelques principes majeurs d'un mouvement littéraire cousin qu'est le réalisme. C'est en effet aussi dans les œuvres de Balzac, de Flaubert, de Sand, de Stendhal, que l'écrivain naturaliste puise son inspiration, désireux à son tour de proposer une reproduction exacte de la vie, sans souci d'enjoliver ni – paradoxe presque intenable – de romancer le réel. Pour ancêtre commun, Diderot, qui plaidait déjà pour que domine « la vérité exacte » dans le roman et au théâtre. C'est ainsi que s'efface le héros, au sens traditionnel et romantique du terme, personnage singulier dont la destinée admirable faisait jusqu'alors relief dans le commun. Dès lors, c'est bien plutôt *Une vie* à la Maupassant que le lecteur découvre, vie simple et ordinaire, chargée de *l'humble vérité*, comme le sous-titre son auteur. Dans ces conditions, nul besoin d'une instance narrative pour commenter les péripéties sans éclat d'un sujet finalement désinvesti de tout devoir d'exemplarité, comme en témoigne le coup de tonnerre de *Madame Bovary* en 1857.

En définitive, examen méthodique du monde et de l'homme soumis à des lois observable, tentation mimétique, exploration et reproduction du réel sous toutes ses formes et de toutes les sphères, tels sont les maîtres-mots d'un naturalisme que nous ne pouvons imaginer aujourd'hui éteint.

Certes, depuis la fin du XIXe siècle, des conceptions libertaires ont ébranlé le crédo naturaliste et ont voulu concevoir des façons de lutter contre toute forme de déterministe, qu'il fût familial ou social. Étendards de l'existentialisme, l'absurde camusien et la liberté sartrienne l'ont emporté, pour une large part de la littérature contemporaine, sur la théorie naturaliste, et ont produit ou ont contribué à faire naître des héros désolidarisés de leur monde, dérégés et soustraits à toute loi causale, à tout déterminisme, à toute fatalité interne. Néanmoins, s'il est séduisant de croire encore à cette pulsion d'indéterminisme dans nos vies, à cette force indépendante par laquelle nous pouvons guider librement nos consciences, la littérature occidentale moderne n'oublie pas de souligner les pressions conscientes ou occultes que la société et le milieu exercent sur le sujet. Cet atavisme retrouve vigueur chez des auteurs tels que Houellebecq, dont le personnage de Jed Martin, dans *La Carte et le Territoire*, découvre chez son père défunt les mêmes prédispositions pour l'art et pour l'apathie que les siennes ; ou encore Faulkner, dont les œuvres comme *Le Bruit et la Fureur* forment une collection de malédictions familiales et de folies impuissantes. De la même façon, le même désir de reproduire le réel avec exactitude et d'examiner les effets du milieu sur le sujet continuera longtemps d'animer des auteurs que ce cercle de lecture saura mettre à l'honneur, tels que Roger Martin du Gard, Hector Malot, Henry James, Marcel Proust, Georges Simenon ; ou, plus près de nous, Emmanuel Carrère avec *Limonov*, Isabelle Sorente dans *180 jours*, ou Richard Wagamese, dont les ouvrages récents répondent à des ambitions non strictement naturalistes, mais héritées en droite ligne de son esprit d'enquête et de minutie.

Abordons pour finir la démarche idéologique et philologique initiale de Zola, qui nous paraît être une bonne porte d'entrée vers le cœur toujours battant du projet naturaliste. L'auteur promet en effet à son lecteur, dans la préface de *L'Assommoir*, de lui offrir « le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple ». Ce travail est présenté un peu plus loin, pour expliquer l'usage de ce qu'il nomme sans ambages la « langue du peuple », « d'un vif intérêt historique et social ». La langue des petites gens est convoquée chez d'autres naturalistes revendiqués, à l'instar d'Alphonse Daudet ou de Guy de Maupassant – qu'on songe au *Petit Chose* ou à *La petite Roque*. Or, comment ne pas déceler un dessein similaire dans l'œuvre d'un

Barbusse, d'un Céline, d'un Queneau, d'un Cendrars ? L'argot des poilus du *Feu*, la gouaille populaire de *Zazie* et de ses acolytes, le parler imagé et quotidien des travailleurs et des villageois de *Sortie d'Usine* de François Bon, ou de *La Place* d'Annie Ernaux, les mots crus d'Albertine Sarrazin, réincarnation aventurière de Nana et de Manon Lescaut tout à la fois, sont autant de résurgences de cette volonté toujours vivace de laisser parler le monde.

Cette même volonté préside, à n'en pas douter, au projet d'atelier de lecture qui s'inaugure aujourd'hui, et qui, nous l'espérons, fera prospérer ses ambitions en cultivant l'intérêt de son lectorat pour une littérature qui n'en finit pas de renaître.

Le 27 octobre 2017